

Un rendez-vous pas comme les autres.

Ce jour-là était un jour maussade comme les autres. Nous quittions la région parisienne avec la caravane et un auvent tout neuf. A cette époque, je venais d'avoir mon permis de conduire, la fameuse feuille rose qui me permettait de m'évader dès juillet vers la côte d'azur de mon enfance. Ce fut une grande joie de refaire le trajet de la petite fille de cette époque et de rejoindre le camping caravaning des marsouins à Juan les Pins.

Surprise ! mon conjoint avait caché, pour le plus grand bonheur de notre fils son petit vélo rouge dans la caravane. Un beau cadeau qui lui permit de se défouler avant de prendre la direction de Toulon et la route du soleil.

Pourquoi pas un petit détour par le mont Faron ? Me voilà prête à jouer les touristes. Première grosse dénivellation, la R16 peine à tracter la maison estivale. Soudain l'embrayage patine et la voiture fume. Je décide par prudence d'abandonner l'ascension. Demi-tour exprès malgré la circulation et avec la caravane au cul. Il faut dire que je n'étais pas une experte en manœuvre mais ce jour-là, par nécessité, j'en fus une.

À la suite de cet exploit, je traversais les Baux de Provence au calcaire si blanc puis des villages méridionaux comme Auriol, Aubagne, Roquevaire, ancestrale capitale des balais à l'ancienne issus de fagots de bois. A chaque fois m'attendait la fameuse place du village et ses platanes si bavards qui pouvaient me conter toutes les histoires de leurs habitants si bien enjolivées par la galéjade, une exagération des faits qui se trouvaient alors transfigurés. Un brochet d'un mètre pouvait prendre quelques kilomètres en très peu de temps.

Cavalaire, les palmiers, les cactus, les mimosas et les lauriers roses, rouges et blancs si odorants. Un ciel azur d'un bleu intense, soutenu nous accompagnait. Bientôt Juan les pins, sa plage de sable, son casino et le camping de l'enfant que j'avais été ... Me voici face à la mer Méditerranée, immensité bleue baignant dans une luminosité paradisiaque. J'étais de retour dans un endroit où je me sentais bien. Il ne pleuvait plus sur mon âme mais pour combien de temps ? Le temps des vacances peut-être.

Aujourd'hui nous sommes en 1998, 28 ° à l'ombre et un vent léger qui rafraichit l'air marin de la ville d'adoption de Pablo Picasso. Malheureusement mon cancer des poumons récidive malgré une accalmie de deux ans. Qui peut deviner ce qui se passe dans mon cerveau ? De nouveau chimiothérapie avec diminution drastique de mes globules blancs, affaiblissement de ma protection immunitaire, perte de mes cheveux. C'est à ce moment précis que mon passé très ancien ressurgit, frappe avec force et violence. Il est là, bien présent et envahit toute ma pensée par moment et cela de plus en plus fréquemment.

Ma mère, cette génitrice qui ne m'a jamais aimé avait tout fait pour que je disparaisse le plus tôt possible. Je n'ai jamais connu une mère qui m'aime et partage avec moi des moments de bonheur. Elle ne me donne que son indifférence. Surtout ne pas la déranger. Je ne dois pas exister, pas le moindre bruit, peu de paroles échangées. La porte de ma chambre est toujours entre nous deux et dire que l'on appelle cela une porte de communication. C'est plutôt celle de l'isolement, de mon cachot. Ma seule distraction : lire. Vive le club des cinq et Jules Verne pour voyager...

Soudain le projecteur de ma vie intérieure redémarre. Je revois tomber des claques très sonores sur la petite fille sans défense que j'étais. Elle a disparu mais la souffrance est toujours là. Pourquoi resurgit-elle maintenant ?

Heureusement j'avais occulté de ma mémoire ces funestes images qui aujourd'hui sont revenues du diable vauvert. Soudain, tel un démon, ma mère me distribue des coups si violents qu'ils submergent tout mon être. Finira-t-elle par avoir ma peau ? Déjà si petite, la mort m'approche, me caresse, m'invite au voyage mais je m'accroche à l'existence.

Malheureusement, mes 50 ans sont prisonniers d'une maladie mortelle. Ma disparition approche. Je voudrais malgré tout accompagner mes proches encore un peu et surtout pouvoir embrasser et tenir dans mes bras, mon futur petit-fils Romain.

Nous sommes en juillet 98 et le peuple français se rassemble dans les rues pour communier dans la joie. Il célèbre sa Coupe du monde de football tant attendue ! Dans chaque quartier, village, ville ou métropole les gens black, blancs, beurs de notre communauté, klaxonnent, crient, agitent des drapeaux tricolores. La liesse est de mise. Tout le monde se parle, chacun est fier de notre vivre ensemble. Nos voisins sont nos frères bleu, blanc, rouge. Nous sommes tous issus de l'immigration et notre peuple est enfin réuni en une seule maison, celle du football, de la France multiple. Notre pays ne forme qu'une seule et grande famille. Ce moment mémorable ne fut qu'une parenthèse heureuse de ma triste vie.

Fin juillet, très fâcheuse nouvelle. J'apprends le décès de ma grand-mère Lucie. Ma chère Lucie, celle qui m'aimait de tout son cœur et me servait de modèle. Toujours contente de m'accueillir ! prendre soin de moi, me câliner, me donner le goût de grandir, m'offrir un modèle de vie. Avec elle j'avais faim de vivre, de devenir adulte.

En attente à l'entrée du cimetière d'Antibes, j'aperçois une Audi 80 de couleur prune qui approche, c'est celle de mes parents. Je vais pouvoir essayer les reconforter. Surtout, soulager ma mère qui a perdu sa maman. Elle besoin de soutien pour traverser cette épreuve. Je me penche pour l'embrasser : elle me repousse sèchement. Je n'en crois pas mes yeux ! De nouveau mes os se brisent et l'hiver de la mort me dévore de la tête aux pieds. J'ai du mal à respirer. Trop ! c'est trop !!!

Mon père, visage haineux, me signifie qu'ils auront quelque chose à me dire après la cérémonie funèbre et m'ordonne de les retrouver à côté de leur véhicule après l'enterrement civil.

Que me réservaient-ils ? Quel coup fatal m'avait-elle préparé sournoisement ?

Je repris quelques forces et accompagnait dans sa dernière demeure celle qui fut mon nid d'amour durant toutes ces dernières années. Mais mon cauchemar ne faisait que commencer. Le poignard de la haine et de la destruction allait bientôt s'enfoncer dans mon dos. J'avais beaucoup de peine. A la sortie du cimetière, j'aperçu mon bourreau planté devant le coffre de l'Audi. Ma mère prit un paquet de photos et de lettres et claironna avec haine que je n'étais plus sa fille, que je n'existais plus pour elle.

Les photos de mon enfance tombèrent dans mes bras. Aussitôt les mots ne purent même plus sortir de ma bouche. Je m'enfermais dans un mutisme profond. A elle seule l'horreur de ces propos paralysait mon discours.

Il faut que je parte vite, loin de cette inhumaine qui par son attitude me détruit, casse mon âme en petits morceaux de glace. Me gèle la vie.

Ce jour-là ma génitrice enterrait sa mère. Elle coupa le cordon ombilical des deux côtés et profita du couteau assassin qu'elle tenait entre ses mains pour me l'enfoncer dans le dos pour toute éternité.

Comme souvent dans les moments difficiles, je repense à mon enfance et aux douleurs de ma maltraitance. Désormais l'enfer est devenu mien. Je vois passer d'autres moi-même qui se promènent sous le soleil éblouissant de la côte d'azur. Ils s'attardent, font du lèche-vitrine ou s'attablent pour partager une boisson fraîche. Moi, je suis réduite à l'état de fantôme errant.

Voilà ce que je suis devenue : une femme jetée au fond d'un trou. C'est ce que nous donne la vie quand la roue du destin vous la déchire.

Michel Tellier. Avril 24.